

Un prétendu déchiffrement des tablettes de l'île de Pâques

In: Journal de la Société des océanistes. 106, 1998-1. pp. 57-63.

Citer ce document / Cite this document :

Guy Jacques B. M. Un prétendu déchiffrement des tablettes de l'île de Pâques. In: Journal de la Société des océanistes. 106, 1998-1. pp. 57-63.

doi : 10.3406/jso.1998.2041

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jso_0300-953X_1998_num_106_1_2041

Résumé

Le déchiffrement des tablettes de l'île de Pâques par Fischer, qui a fait l'objet de rapports enthousiastes y compris dans la presse scientifique ("Nature, New Scientist,), est sans fondement. On ne saurait appeler « déchiffrement » l'unique traduction proposée, d'une suite de trois signes, mais tout au plus une « interprétation ». En outre, cette interprétation contient à la fois un barbarisme (un emprunt au tahitien) et un solécisme ; elle ne se trouve nulle part dans les littératures orales pascuanes ou polynésiennes ; dire qu'un corps céleste peut être engendré par de vulgaires animaux est contraire aux traditions où les procréateurs sont des dieux, des déesses, des personnages mythiques, parfois certes des animaux ou des éléments, mais toujours personnifiés et jamais au pluriel. La démarche menant à cette interprétation est incohérente, entachée de distortion des données, d'eurocentrisme, d'erreurs de raisonnement. Si cette interprétation était juste, elle conduirait en outre à un déchiffrement absurde d'une brève suite de signes où, il y a quarante ans, Butinov et Knorozov avaient vu une généalogie possible, du type « A, fils de B ; B, fils de C ; C... ». Le prétendu déchiffrement de Fischer, loin de contribuer à nos connaissances de la civilisation pascuane, constitue plutôt une régression. Le battage qui continue à se faire autour est d'ailleurs bien plus la marque d'une opération publicitaire orchestrée que d'un travail sérieux.

Abstract

On a Claimed Decipherment of the Easter Island Tablets.

Fischer's claim of having deciphered the Easter Island writing (also known as rongorongo), enthusiastically reported in some of the scientific press ("Nature, New Scientist,), is groundless. One single reading is proposed, of a sequence of just three glyphs, and that does not constitute a decipherment by any stretch of imagination. This reading contains at once a barbarism (a Tahitian loanword) and a solecism (this loanword is syntactically misplaced) ; it is not corroborated anywhere in Easter Island or Polynesian traditions, and its purport, by which a celestial body is engendered by mere animals, pluralized to boot, goes against all known Polynesian lore, where genitors are gods, goddesses, cultural heroes, sometimes animals or natural phenomena, but always personalized, and never pluralized. The method by which this reading is reached is incoherent, suffering from overfitting the data, eurocentric reasoning, and flawed logic. If correct, this « decipherment » would lead to an absurd reading of a sequence of signs identified forty years ago by Butinov and Knorozov as compatible with a genealogy of the form « A, son of B ; B, son of C ; C... ». The bias and incoherence of Fischer's reasoning is further demonstrated in a letter to the Journal of the Polynesian Society in which he argues in twelve points, against Langdon, that the Easter Island writing is of recent invention, triggered by the Spanish visit in 1770. Fischer's claims, demonstrably baseless, some contrary to fact, do not constitute an advancement to our knowledge and understanding of the Easter Island tablets and history; rather a regression. The continuing publicity around this decipherment bears all the hallmarks of a promotional campaign rather than of a work of scholarship.

MISCELLANÉES

Un prétendu déchiffrement des tablettes de l'île de Pâques

par Jacques B.M. GUY *

RÉSUMÉ

Le déchiffrement des tablettes de l'île de Pâques par Fischer, qui a fait l'objet de rapports enthousiastes y compris dans la presse scientifique (Nature, New Scientist), est sans fondement. On ne saurait appeler « déchiffrement » l'unique traduction proposée, d'une suite de trois signes, mais tout au plus une « interprétation ». En outre, cette interprétation contient à la fois un barbarisme (un emprunt au tahitien) et un solécisme ; elle ne se trouve nulle part dans les littératures orales pascuanes ou polynésiennes ; dire qu'un corps céleste peut être engendré par de vulgaires animaux est contraire aux traditions où les procréateurs sont des dieux, des déesses, des personnages mythiques, parfois certes des animaux ou des éléments, mais toujours personnalisés et jamais au pluriel. La démarche menant à cette interprétation est incohérente, entachée de distorsion des données, d'eurocentrisme, d'erreurs de raisonnement. Si cette interprétation était juste, elle conduirait en outre à un déchiffrement absurde d'une brève suite de signes où, il y a quarante ans, Butinov et Knorozov avaient vu une généalogie possible, du type « A, fils de B ; B, fils de C ; C... ». Le prétendu déchiffrement de Fischer, loin de contribuer à nos connaissances de la civilisation pascuane, constitue plutôt une régression. Le battage qui continue à se faire autour est d'ailleurs bien plus la marque d'une opération publicitaire orchestrée que d'un travail sérieux.

ABSTRACT

On a Claimed Decipherment of the Easter Island Tablets.

Fischer's claim of having deciphered the Easter Island writing (also known as rongorongo), enthusias-

tically reported in some of the scientific press (Nature, New Scientist), is groundless. One single reading is proposed, of a sequence of just three glyphs, and that does not constitute a decipherment by any stretch of imagination. This reading contains at once a barbarism (a Tahitian loanword) and a solecism (this loanword is syntactically misplaced) ; it is not corroborated anywhere in Easter Island or Polynesian traditions, and its purport, by which a celestial body is engendered by mere animals, pluralized to boot, goes against all known Polynesian lore, where genitors are gods, goddesses, cultural heroes, sometimes animals or natural phenomena, but always personalized, and never pluralized. The method by which this reading is reached is incoherent, suffering from overfitting the data, eurocentric reasoning, and flawed logic. If correct, this « decipherment » would lead to an absurd reading of a sequence of signs identified forty years ago by Butinov and Knorozov as compatible with a genealogy of the form « A, son of B ; B, son of C ; C... ». The bias and incoherence of Fischer's reasoning is further demonstrated in a letter to the Journal of the Polynesian Society in which he argues in twelve points, against Langdon, that the Easter Island writing is of recent invention, triggered by the Spanish visit in 1770. Fischer's claims, demonstrably baseless, some contrary to fact, do not constitute an advancement to our knowledge and understanding of the Easter Island tablets and history ; rather a regression. The continuing publicity around this decipherment bears all the hallmarks of a promotional campaign rather than of a work of scholarship.

Fischer (1995a, 1995b) dit avoir découvert la nature du texte du Bâton de Santiago (texte I de la nomenclature de Barthel). Il s'agirait d'un « texte cosmogonique » comme celui recueilli par Thomson en 1886 et connu sous le nom de « Atua Mata Riri ». Onze autres tablettes, soit

* j.guy@trl.telstra.com.au

environ la moitié du corpus connu, consistaient en textes de nature semblable (Fischer 1995b). Cette découverte ayant été annoncée dans *Nature* du 18 janvier (Bahn 1996a) et *New Scientist* du 15 juin (Bahn 1996b), on est surpris de lire dans *Nando Times*, un journal électronique d'information générale, un rapport bien différent où Fischer se félicite de résultats face auxquels les efforts de Champollion et de Ventris font piètre figure :

« *It is the second time that Fischer, who specializes in deciphering ancient scripts, has unlocked information about humanity's past. He was commended by National Geographic Society for deciphering Crete's 3,600-year-old Phaistos disk, Europe's earliest literature. He says he is the only person to have decoded two historical scripts.* »

(*C'est la deuxième fois que Fischer, qui se spécialise dans le déchiffrement des écritures anciennes, a décodé les connaissances du passé de l'humanité. Il a fait l'objet des éloges de la National Geographic Society pour avoir déchiffré le disque de Phaistos, en Crète, vieux de 3 600 ans, la plus ancienne littérature d'Europe. Il dit être la seule personne à avoir décodé deux écritures historiques.*)

(*Nando Times*, 22 avril 1996, source : Reuter)

Or, si l'on examine l'analyse que Fischer fait du Bâton de Santiago, on s'aperçoit que sa méthode est incohérente et qu'il ne propose pour tout déchiffrement qu'une traduction de trois glyphes. Cette traduction contient un solécisme et un barbarisme, va à l'encontre des traditions polynésiennes connues, et force à une interprétation absurde d'un fragment identifié il y a déjà plus de quarante ans par Nikolai Butinov et Yuri

Knorozov comme compatible avec une liste généalogique.

La thèse de Fischer

Les glyphes du Bâton de Santiago ont une assez forte tendance à former des groupes de trois dont le premier membre comporte en ligature le glyphe 76 de la nomenclature de Barthel (fig.1). Se fondant sur le témoignage de Metoro, Barthel interprète ce glyphe 76 comme signifiant *ure* « membre viril » (Barthel 1958:280). Fischer rapproche le contenu de cette tablette de la récitation de la tablette R recueillie par Thomson en 1886 de la bouche de son informateur Ure Vaeiko (Thomson 1889). Cette récitation, connue sous le nom de « Atua Mata Riri » d'après ses premiers mots, consiste en 48 phrases dont 41 sont de la forme générale (je cite ici Thomson sans tenter de le corriger) « *X, ki ai kiroto, Y, kapu te Z* », c'est-à-dire « *X s'étant accouplé avec Y, en est/son issu(s) le(s) Z* », où X et Y sont un nom propre souvent très long, et Z un animal, une plante, ou plus rarement un minéral ou un phénomène naturel. Se fondant sur cette tendance ternaire commune, et sur l'affinité sémantique entre « membre viril » et « accouplement », Fischer en conclut que le Bâton de Santiago porte un texte de même nature que la récitation « Atua Mata Riri », qu'il appelle « texte cosmogonique », et qu'il faut donc traduire chaque séquence du type *X.76 — Y — Z* par « *X s'accouplant avec Y engendre Z* ». Il salue en cette découverte « *the first scientifically verifiable identification of the genre of a rongorongo inscription* » (*la première identification scientifiquement vérifiable du genre littéraire d'une inscription rongorongo*).

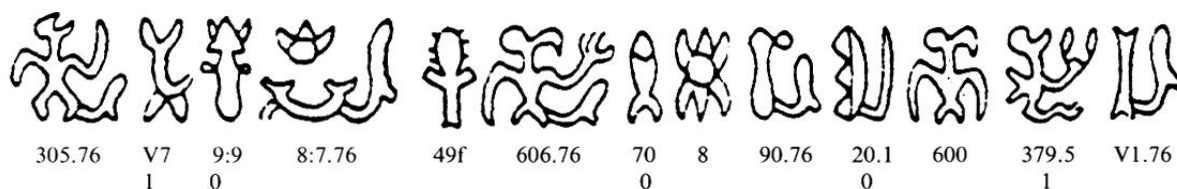


Figure 1

Les trois glyphes déchiffrés par Fischer avec une partie de leur contexte (ligne 12 du Bâton de Santiago d'après Barthel). Ces trois glyphes, notés 606.76 — 700 — 8 dans le système de Barthel, sont lus par Fischer : 600 = *manu*, 6 (main ouverte) = *mau*, 76 = 'ai (*ure* « pénis » selon Barthel, d'où notion d'accouplement), 700 = *ika*, 8 = *ra'aa*. D'où : *te manu mau ki 'ai ki roto ki te ika, ka puu te ra'aa*. On voit que l'alternance ternaire des glyphes est bien loin d'être régulière et systématique.

La thèse de Fischer souffre de six vices principaux : ignorance et refus, bien qu'il s'en réclame, de la méthode scientifique ; ignorance linguistique et ethnographique ; distorsion des faits ; assertions sans preuves ; incohérence du raisonnement ; ignorance des travaux des prédécesseurs.

Ignorance et refus de la méthode scientifique

Fischer dénature les principes de la science dont il se réclame. En effet, non seulement une théorie ou une hypothèse ne peut être que scientifiquement *falsifiable*, et non pas *vérifiable*, mais encore une théorie ou une hypothèse n'a de valeur scientifique que pour autant que l'on puisse concevoir une méthode pour en démontrer la fausseté éventuelle. Or, Fischer émet son hypothèse en termes tels qu'elle devient infalsifiable. Il argue d'abord que la récitation « Atua Mata Riri » est probablement authentique : « *It is likely that the chant, as Ure Va'e Iko had professed, was an original rongorongo composition that had been sung by the Rapanui tuhunga taa, the erstwhile experts in the script* » (*Il est probable que ce chant, comme l'a prétendu Ure Va'e Iko, était une composition rongorongo d'origine qui était chantée par les tuhunga taa pascuans, les experts en écriture d'autrefois*). Mais il s'empresse aussitôt de suggérer que ce texte n'est pas authentique, sans d'ailleurs en apporter la moindre preuve : « *41 fanciful copulations and issues (many of which are evidently Ure's own recent innovations or redactions)* » (*41 accouplements et procréations fantastiques, dont beaucoup sont évidemment de récentes innovations ou compositions de Ure [Vaeiko] lui-même*). Si vous arguez maintenant qu'il est impossible de faire correspondre les glyphes du Bâton de Santiago aux mots ou aux groupes de mots de « Atua Mata Riri », il vous sera répondu que cela n'infirmé en rien l'hypothèse puisqu'il ne s'agit là que de récentes affabulations de Ure Vaeiko.

Ignorance linguistique et ethnographique

Fischer ne propose qu'un seul déchiffrement, d'une séquence de trois glyphes : 606.76 — 700 — 8 (fig. 1) : *te manu mau ki 'ai ki roto ki te ika, ka puu te ra'aa*, qu'il traduit « *all the birds copulated with the fish, there issued forth the sun* »

(*tous les oiseaux s'accouplèrent avec les poissons, en est issu le soleil*). Or, non seulement un pareil texte n'apparaît nulle part dans la tradition orale pascuane, comme Fischer l'admet d'ailleurs lui-même (« *no Rapanui chant that reproduces this exact wording is known* » *on ne connaît aucun chant pascuan qui reproduise ces paroles exactes*), mais c'est à la fois un barbarisme, un solécisme et un non-sens. Un barbarisme : *mau* n'a nulle part en pascuan le sens de « tous », mais c'est un morphème du pluriel qu'on ne rencontre dans aucun des chants ni des manuscrits anciens recueillis, une innovation récente, un emprunt au tahitien. Un solécisme : en tant que marque du pluriel, *mau* précède le nom, en pascuan comme en tahitien. Un non-sens : tout au long du chant « Atua Mata Riri », ce sont des noms propres, parfois très longs, qui désignent chacun des deux procréateurs, mais jamais des noms communs. La structure de « Atua Mata Riri » est en cela conforme aux autres traditions orales polynésiennes, où les procréateurs sont dieux, déesses, personnages mythiques, animaux ou éléments personnifiés, mais non de vulgaires animaux, encore moins au pluriel. Cet unique déchiffrement, irréconciliable avec la langue et la tradition, ne peut être qu'erroné.

Distorsion des faits

Fischer exagère et dénature les faits pour étayer sa thèse. Ainsi il prétend : « *longer divisions of glyphs comprise nearly always multiples of three* » (*les divisions plus longues [c'est-à-dire les segments entre deux lignes verticales formés de plus de trois glyphes] en comportent presque toujours un multiple de trois*). En réalité, excluant du compte celles qui comportent des glyphes en tout ou en partie effacés, on ne compte que 50 divisions sur 81 qui consistent en trois glyphes ou en un multiple de trois. Fischer révisé en outre tel ou tel glyphe ad hoc. Il prétend que 97 divisions sur 98 commencent par un glyphe auquel est suffixé le glyphe « phalloïde » 76 de la nomenclature de Barthel. En réalité, sur ces 97 divisions, trois commencent par un phalloïde isolé, et sept par des glyphes auxquels est suffixé un glyphe très différent, en pince de crabe, d'apparence semblable aux têtes des glyphes anthropomorphes de la série 300-399 de Barthel (fig.2).

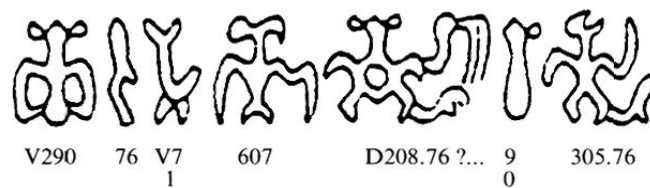


Figure 2

Fragment comportant le glyphe 76, isolé, et le suffixe en pince de crabe, noté par Barthel comme peut-être équivalent au glyphe 76 (D208.76 ?). On notera la ressemblance frappante de ce dernier avec la tête du glyphe 305, et, encore une fois, l'absence de structure ternaire systématique.

Assertions sans preuves

Comme on l'a déjà vu, Fischer accuse Ure Vaeiko d'avoir dénaturé le chant « Atua Mata Riri » : « 41 fanciful copulations and issues (many of which are evidently Ure's own recent innovations or redactions) ». Il écrit encore : « The left-to-right reading direction, evidently a legacy of the Rapanui witnessing the Spaniards' document of annexation in 1770 » (la direction de la lecture de gauche à droite, évidemment inspirée aux pascuans par l'observation du document d'annexion espagnol de 1770). Ces deux remarques sont faites sans la moindre preuve ni la moindre discussion, comme s'il suffisait de les déclarer évidentes pour qu'elles soient vraies. De même, lorsque Fischer interprète comme signe de ponctuation un glyphe consistant en une simple ligne verticale (transcrit / par Barthel) : « the famous " Santiago Staff " is the one rongorongo inscription that marks textual divisions : It includes as many as 97 irregularly spaced vertical lines » (le fameux Bâton de Santiago est la seule inscription rongorongo à marquer les divisions textuelles : elle inclut jusqu'à 97 lignes verticales irrégulièrement espacées). Cette interprétation est proposée sans aucune justification, comme si une simple ligne verticale ne pouvait être autre chose qu'un signe de ponctuation ; pourtant, en ancien égyptien par exemple, c'est la marque qu'un hiéroglyphe représente non une valeur phonétique mais l'objet même dont il est l'image (Gardiner 1973).

Incohérence du raisonnement

Lorsque Fischer prétend identifier le contenu du Bâton de Santiago avec celui du chant « Atua Mata Riri », il tombe dans l'erreur de raisonnement dite en anglais *fallacy of the excluded mid-*

dle selon laquelle si X et Y ont quelque chose en commun ils ont tout. Par exemple, les avions ayant deux ailes comme les oiseaux, ils ont des plumes et pondent des œufs. De même, le Bâton de Santiago comportant des glyphes par groupes de trois et le chant « Atua Mata Riri » des protagonistes par groupes de trois, celui-ci est de même nature que celui-là. Fischer pousse encore plus loin le sophisme dans un article du *Rapa Nui Journal* (Fischer 1995b) où il dit avoir identifié de semblables textes « cosmogoniques » sur « eleven other tablets, all of them lacking the phallic suffix » (onze autres tablettes, où le suffixe phallique fait partout défaut). Ce par quoi les baleines n'ayant pas d'ailes comme les oiseaux et les avions, on leur en attribue afin qu'elles aussi aient des plumes et pondent des œufs.

Ignorance des travaux des précurseurs

Fischer prétend être le premier à avoir identifié la nature d'une inscription *rongorongo*. En fait, Butinov et Knorozov ont identifié il y a plus de quarante ans le sens probable d'une brève inscription *rongorongo*, montrant comment la structure en était compatible avec une liste généalogique (Butinov et Knorozov 1956, 1957, fig.3). Vers la même époque Barthel a identifié le sens certain d'une autre inscription, plus longue : deux lignes et demie de la tablette C (ou Mamari) comportant selon lui un calendrier lunaire (Barthel 1958:242-247). Le sens de ce fragment est certain, car ses glyphes correspondent de très près aux listes des nuits recueillies par Thomson, Englert et Métraux, et il est même probable qu'il s'agisse là non pas d'une simple liste mais bien plutôt d'un canon astronomique pour prédire les lunaisons et décider quand insérer les nuits intercalaires (Guy 1990). La découverte de Butinov et de Knorozov ayant été

publiée en traduction anglaise par le *Journal of the Polynesian Society*, et les travaux de Barthel étant des plus connus, cette ignorance ne peut être que délibérée. En effet, l'examen du fragment identifié par Butinov et Knorozov réduit à néant la thèse de Fischer. Ce fragment, ligne 6 du verso de la tablette G (ou « Petite de Santiago ») est de la forme 200 — A — B.76 — 200 — B — C.76 — 200 — C — D.76 — ... (fig. 3), ce qui est clairement compatible avec une liste généalogique, par exemple : le roi (200) — A — fils de B

(B.76), le roi — B — fils de C, le roi — C — fils de D, etc. Le signe 76 dénoterait alors les patronymes. En revanche, si l'on essaie d'analyser ce texte en suivant la méthode de Fischer, qui est de traduire chaque séquence du type *X.76 — Y — Z* par « X s'accouplant avec Y engendre Z », on obtient : B s'accouplant avec 200 engendre B, C s'accouplant avec 200 engendre C, D s'accouplant avec 200 engendre D. C'est bien évidemment absurde quelle que soit la valeur que l'on attribue au signe 200.



Figure 3

Fragment identifié par Butinov et Knorozov comme pouvant constituer une brève généalogie, ligne 6 du verso de la tablette G (ou Petite de Santiago).

Autour du déchiffrement de Fischer

Assertions sans preuves, contredites par les faits, incohérence du raisonnement, absurdité des conclusions, il ne s'agit pas là de quelques lapsus isolés. Ces mêmes vices se retrouvent dans une lettre au *Journal of the Polynesian Society* où Fischer résume en douze points ses arguments pour l'origine récente des *rongorongo*, contre Langdon (j'en fais ici une traduction libre mais fidèle, l'original anglais étant par trop lourd et emprunté).

1. *There are no rongorongo inscriptions to be found among the island's rock art. Though incising in stone is extremely time-consuming, incised inscriptions should be present in the corpus of the island's rock art if wood-incising was practiced at the same time as rock-incising. (On ne trouve nulle inscription rongorongo dans l'art rupestre de l'île. Bien que la taille sur pierre prenne beaucoup de temps, on devrait en trouver si les inscriptions sur bois leur étaient contemporaines).*

Cet argument est un syllogisme camouflé. Principale : il n'y a pas d'inscription sur bois sans inscription sur pierre de la même époque. Mineure : on ne trouve pas d'inscription sur pierre, mais on en trouve de récentes sur bois. Conclusion : il n'y a jamais eu d'inscription sur bois quand on travaillait la pierre. L'absurdité du raisonnement est patente : la principale est une

affirmation *ad hoc* sans le moindre fondement concoctée pour atteindre la conclusion, ce sans le moindre souci de vérité. En effet, appliquez cela à l'art de Bali : « on devrait trouver des inscriptions dans la sculpture sur pierre de l'île si elle était contemporaine des inscriptions sur lontar (feuilles de palmier). Comme il n'y en a pas, la rédaction des lontar ne peut pas avoir eu lieu quand se pratiquait la sculpture sur pierre ». Il ne s'agit plus là de raisonnements par assertions sans preuves, mais d'affirmations insensées au mépris des faits.

2. *Apparently only artefacts dating to no earlier than the end of the 18th century — some perhaps to as late as the 1860s — are among the two-dozen incised objects that have survived. One of these, « Tahua » (RR 1), is even a European or American oar ; yet the inscription on this oar represents « the finest example of the Easter Island script » (Emory 1968:15). (Sur la vingtaine de tablettes qui a survécu, nulle ne paraît dater d'avant la fin du XVIII^e siècle — certains dateraient même de vers 1860. La tablette « Tahua » est même une rame européenne ou américaine ; pourtant elle représente selon Emory (1968:15) « le plus bel exemple d'écriture pascuane »).*

Ici, l'absence de tablettes très anciennes est présentée comme preuve que l'écriture est

récente. Premièrement, à ma connaissance, aucune tablette n'a jamais été datée. Deuxièmement, il serait étonnant qu'aucune ait longtemps survécu : la matière et le climat ne s'y prêtent pas. À ce compte, le temple d'Isé au Japon, périodiquement reconstruit depuis un millénaire, ne daterait que de la dernière pluie.

3. *No rongorongo artefact has ever been discovered in an archaeological context. (On n'a jamais découvert de tablette dans un contexte archéologique).*

C'est le même argument que ci-dessus, resservi sous une autre forme.

4. *Each surviving rongorongo artefact reveals either parallel passages of text or a contextual structure that is shared with other artefacts. An extremely long script tradition, however, should demonstrate a rich variety of writing, especially among such a small number of preserved exemplars. (Toute tablette qui a survécu révèle soit [a] des passages textuels parallèles, soit [b] une structure contextuelle commune avec d'autres. [c] Une très longue tradition écrite, cependant, devrait montrer un riche éventail d'écriture, surtout quand si peu d'exemplaires ont survécu).*

L'affirmation [a] est fausse. Le contenu et la structure de la tablette Mamari, par exemple, la seule que l'on sache porter un calendrier lunaire, ne sont communs à nulle autre. L'affirmation [b] est fausse. Fischer fait là allusion à la tendance des signes à former des groupes de trois sur onze tablettes outre le Bâton de Santiago. On a vu qu'il s'agissait d'un sophisme qui nécessitait qu'on supposât la présence du glyphe 76 partout où il est absent. L'argument [c] est absurde. Pour qu'un corpus puisse montrer une grande diversité il faut qu'il puisse la contenir, et il faut donc au contraire que beaucoup d'exemplaires ait survécu. En outre, manque de diversité n'égale pas manque d'antiquité ; si cela était, la Torah juive ne saurait être que de rédaction extrêmement récente.

5. *No morphological script evolution is evident in any of the preserved rongorongo artefacts. (Il n'y a aucun signe d'évolution des formes de l'écriture).*

Cela est faux : l'analyse du texte commun aux tablettes A, H, P, et Q suggère bien au contraire des différences systématiques et une évolution des styles (Guy 1985). C'est en outre contraire à ce qu'en écrit Fischer lui-même dans ses autres articles, où il classe les tablettes par styles (classique, semi-classique, etc.).

On passera directement au dernier argument sans plus s'attarder, le reste étant tout du même bois :

12. *Perhaps most significantly, the rongorongo script resembles in its morphology and use no other known system of writing in the world. (Cette écriture ne ressemble à aucune autre par sa forme ou par son usage).*

Comme on ne sait pour ainsi dire rien de cette écriture ni de son usage, il est parfaitement absurde de prétendre qu'elle ne ressemble à aucune autre par son usage. Si, d'un autre côté, on prête foi aux divers informateurs, cette écriture servait à noter des généalogies, des textes sacrés, ou des hauts faits (*ta'u*), et il n'est pas besoin d'aller chercher plus loin que la Bible pour trouver un usage tout semblable. Enfin, on voit mal pourquoi originalité d'usage vaudrait manque d'antiquité. De même originalité des formes : voyez l'alphabet Ogham, l'alphabet coréen, le disque de Phaistos, tous originaux chacun à sa façon.

Conclusion

Lorsque l'on sait qu'une tablette est depuis longtemps reconnue porter un calendrier lunaire, qu'une autre comporte peut-être une brève généalogie, et que l'immense majorité des écrits anciens sont des observations astronomiques, textes de lois, traités médicaux, cadastres, relevés de comptes ou autres documents administratifs, scientifiques et commerciaux, il est difficile d'imaginer, comme voudrait nous le faire accroire Fischer, que les anciens Pascuans, ayant pris l'idée de l'écriture aux Espagnols en 1770, aient tout oublié cent ans plus tard et que, entre-temps, ayant élaboré en trois générations un système capable d'exprimer un canon astronomique, ils s'en soient servi pour graver sur le peu de bois qui leur restait des centaines d'histoires tantôt de X s'accouplant avec Y pour donner naissance à Z, tantôt de X s'accouplant avec Y pour se donner naissance à lui-même. L'incohérence des méthodes de Fischer et l'absurdité de ses conclusions font qu'il n'y a rien là qui contribue à notre compréhension de l'écriture de l'île de Pâques — s'il s'agit d'une écriture.

Le battage qui s'est fait autour de ce prétendu déchiffrement dans la presse populaire (*VSD* en France, *The Guardian* au Royaume-Uni, *Il Corriere della Sera* en Italie, *Nando Times* sur le World-Wide Web) est d'ailleurs bien plus la marque d'une campagne publicitaire que d'un travail sérieux. Que ce « déchiffrement » ait été publié dans *Nature* et *New Scientist* ne peut que faire s'interroger sur la politique éditoriale de ces deux revues, pourtant réputées sérieuses.

RÉFÉRENCES

- BAHN Paul. 1996a. — Making sense of rongorongo. *Nature*. 379, p. 204-205 (18 janvier).
- , 1996b. — Cracking the Easter Island Code. *New Scientist* (15 juin).
- BARTHEL Thomas. 1958. — *Grundlagen zur Entzifferung der Osterinselschrift*. Cram, de Gruyter. Hamburg.
- BUTINOV Nikolai A. & Yuri V. KNOROZOV. 1956. — Predvaritel'noe soobshchenie ob izuchenii pis'mennost' ostrova Paskhi. *Sovetskaja Ehtnografija*, n° 4.
- , 1957. — Preliminary report on the study of the written language of Easter Island. *Journal of the Polynesian Society*, 66/1.
- FISCHER Steven. 1995a. — Preliminary Evidence for Cosmogonic Texts in Rapanui Rongorongo Inscriptions. *Journal of the Polynesian Society*, 104, p. 303-321.
- , 1995b. — Further Evidence for Cosmogonic Texts in the Rongorongo Inscriptions of Easter Island. *Rapa Nui Journal*. 9, p. 99-107.
- , 1996. — Lettre à la rédaction. *Journal of the Polynesian Society*, 105/1, p. 119-124.
- GARDINER Alan. 1973. — *Egyptian Grammar* (3^e édition). Oxford University Press, Londres.
- GUY Jacques. 1985. — On a Fragment of the Tahua Tablet. *Journal of the Polynesian Society*, 94, p. 367-388.
- , 1990. — The lunar calendar of Tablet Mamari. *Journal de la Société des Océanistes*. 91/2, p. 135-149.
- Nando Times*. 1996. Linguist unravels mystery of Easter Island script. World-Wide Web, <http://www.nando.net/newsroom/ntn/health/042296/health5-24536.html>.
- THOMSON, William. 1889. — *Te Pito te Henua, or Easter Island*. Report of the National Museum. Washington.